

Vipère au poing et ses adaptations

Les trois œuvres présentées ici ont été étudiées en regard les unes des autres avec un double objectif : comprendre ce qu'est une adaptation cinématographique et montrer comment les adaptations successives ont permis de rendre l'œuvre accessible à d'autres publics que celui du roman.

• Le Roman d'Hervé Bazin

L'auteur

Hervé Bazin, de son vrai nom Jean-Pierre Hervé-Bazin, est né en 1911 à Angers dans une famille de la bourgeoisie catholique.

Sa jeunesse est marquée par la révolte contre la tradition familiale et cléricale, et l'opposition à sa mère. Il fugue plusieurs fois dans son adolescence avant de rompre avec sa famille.

Après avoir commencé des études de Droit à la faculté d'Angers, il passe une licence de Lettres à la Sorbonne. Pour vivre, il occupe divers emplois et commence par écrire de la poésie. Il connaît le succès avec la parution de *Vipère au Poing*. Pour la critique littéraire, il devient alors le « romancier de la famille », peintre des mœurs de province et de la bourgeoisie étouffante et conformiste. Plus tard, Hervé Bazin, écrit des romans plus apaisés jusqu'à *l'Ecole des pères*, publié en 1991, qui marque la réconciliation de l'auteur avec sa famille.

S'il refusa d'être un auteur engagé, il revendiquait cependant écrire pour alerter. De ce fait, il jeta un regard attentif sur les évolutions de la société française et du monde. Il participait volontiers au débat public à travers ses thèmes de prédilection, la paix, la justice, la famille, l'éducation... Hervé Bazin fut lié au Mouvement pour la Paix, proche du Parti Communiste. Mais, par anticonformisme, il refusa de se laisser enfermer dans les carcans idéologiques de son époque et notamment de la Guerre Froide.

Hervé Bazin est décédé en 1996 à Angers.

Vipère au poing - 1948

Roman largement autobiographique, *Vipère au poing* évoque la rébellion de Jean Rezeau, dit Brasse-Bouillon, et de ses frères contre une mère cruelle que les enfants surnomment « Folcoche » (contraction des mots « folle » et « cochonne »).

Jean et Ferdinand sont élevés par leur grand-mère paternelle dans le château familial de la Belle-Angerie, à quelques kilomètres d'Angers. Durant l'été, 1922, la vieille femme décède, ce qui oblige leurs parents, Jacques et Paule, à quitter l'Indochine où ils vivent pour revenir s'occuper de leurs enfants.

D'abord impatients de rencontrer leur famille, les enfants découvrent dès son arrivée que leur mère n'éprouve aucune affection pour eux.

La nouvelle vie qui s'instaure au château est des plus dures : un emploi du temps spartiate, les enfants ont les cheveux tondus, doivent porter des sabots au lieu de chaussures, ne mangent plus que de la soupe et se voient confisquer tous leurs effets personnels. En peu de temps, les enfants sont affamés, frigorifiés, privés de tout confort, de toute tendresse, et constamment sujets à des brimades, punitions ou humiliations de la part de leur mère, sous l'œil de leur père qui semble préférer ne rien voir pour éviter un conflit avec sa femme.

Au cours d'un repas, Folcoche est brutalement prise de malaise : une crise hépatique survient et nécessite une opération qui l'oblige à une hospitalisation de plusieurs mois. C'est pour les enfants une période douce : ils deviennent proches de leur père et toutes les interdictions d'autrefois sautent.

Folcoche survit, malgré les vœux de ses fils, et revient à la Belle-Angerie, soucieuse de restaurer ses règles drastiques. Cependant, les enfants ont grandi, leur père et l'abbé s'opposent aux brimades d'autrefois.

La mère tente alors de dresser les frères les uns contre les autres. N'y parvenant pas, elle se lance dans un harcèlement qui prend des tournures de plus en plus grotesques : elle déchire les vêtements de ses fils pour ensuite les accuser, elle sale démesurément leur potage, elle les bouscule dans les encadrements de porte pour leur reprocher de ne pas lui laisser le pas.

La tension devient telle que ses fils décident de la tuer. La première tentative consiste à verser la totalité d'un médicament dans le verre de Folcoche. Pour la seconde tentative, Jean pousse sa mère à l'eau, espérant qu'elle se noie. À la grande consternation de ses fils, elle sait nager et regagne le bord.

Le soir, bien persuadée que Jean a tenté de la tuer, elle exige qu'il soit. Celui-ci entend bien se défendre et après s'être enfermé dans sa chambre, il profite de la nuit pour fuguer à Paris où il trouve refuge chez ses grands-parents maternels. Ces derniers, peu désireux de s'occuper d'un petit-fils dont ils ne s'étaient alors jamais soucié, préviennent la famille Rezeau et Jean est ramené à la Belle-Angerie par son père, avec pour seule victoire la promesse faite qu'il n'y aura pas de sanction.

Ulcérée de cette escapade, Folcoche joue sa dernière carte espérant envoyer Jean en maison de correction : elle cache une grosse somme d'argent dans sa chambre afin de le faire accuser de vol. Avant même qu'elle ne donne l'alerte pour ce vol, Jean lui rapporte la liasse de billets, et lui montre clairement qu'il n'a plus peur d'elle. Menacée par son fils de révéler cette affaire à tous les membres de la famille, il exige de quitter la maison pour devenir interne au collège. Acculée, Folcoche ne peut qu'accepter : Jean a enfin gagné.

Dans une tirade mentale, adressée bien évidemment à Folcoche, Jean Rezeau fait le lien entre la vipère qu'il a étranglée dans son enfance et celle, matérialisée par la dureté de sa mère, qu'il a « étranglée » toute sa vie. « Merci, ma mère ! Je suis celui qui marche, une vipère au poing. »

• Première Adaptation - téléfilm

Titre : *Vipère au poing* **Réalisation :** Pierre Cardinal

Adaptation et dialogues : Jean-Louis Bory **Durée :** 82 minutes

Date de première diffusion : 14 septembre 1971

Distribution : Alice Sapritch (Marthe « Folcoche » Rézeau) ; Marcel Cuvelier (Jacques Rézeau) ; Dominique de Keuchel (Jean « Brasse-Bouillon » Rézeau) ; Benjamin Boda (Ferdinand « Freddie » Rézeau) ; Éric Frisdal (Marcel « Cropette » Rézeau)

C'est une adaptation très fidèle au roman, les modifications opérées sont minimales : le personnage principal est un peu plus âgé, certains personnages secondaires ont disparu ...

• Deuxième Adaptation - cinéma

Titre : *Vipère au poing* **Réalisation :** Philippe De Broca

Adaptation et dialogues : Philippe De Broca et Olga Vincent

Durée : 100 minutes **Date de sortie :** 6 octobre 2004

Distribution : Catherine Frot (Paule « Folcoche » Rézeau) ; Jacques Villeret (Jacques Rézeau) ; Jules Sitruk (Jean « Brasse-Bouillon » Rézeau) ; William Touil (Ferdinand « Freddie » Rézeau) ; Pierre Stévenin (Marcel « Cropette » Rézeau).

Quoique fidèle à l'esprit de l'œuvre, cette adaptation apporte nombre de modifications dans la structure du récit. De plus, son ton est plus léger (parfois même comique) que celui du texte.

- **Scènes clefs**

1 - L'étranglement de la vipère : Jean, alors petit garçon, trouve une vipère qu'il étrangle entre ses doigts. Alors que les adultes autour de lui s'inquiètent, paniquent, le bambin vit cet instant comme un véritable combat dont il sort vainqueur grâce à la supériorité de sa force morale.

Dans le **roman**, narré à la première personne par Jean, cette scène constitue l'incipit. Elle propose une première explication du titre et annonce les affrontements entre Jean et la vipère qui lui sert de mère. On peut dégager trois grandes étapes de cet incipit : le duel entre l'enfant et la vipère ; l'effolement familial et le rassemblement (grâce auquel le narrateur présente les personnages) ; la mort de la vipère et le courage de la grand-mère et du héros, seule adulte capable d'approcher la vipère.

La **première adaptation** est très fidèle au roman et place également cette scène en ouverture. Le lieu, les actions et les paroles sont semblables. Quant aux personnages, le cinéaste a ajouté le jardinier et n'a pas repris l'oncle et la tante. La deuxième étape qui se présente comme un résumé dans le roman, est une scène développée dans l'adaptation. C'est une voix off, celle de Jean, qui présente les personnages. (la scène est visible gratuitement sur : <http://www.ina.fr/video/CPF86656964/vipere-au-poing-video.html>)

La **seconde adaptation** prend un parti très différent. La scène d'ouverture montre la mère de Jean, mourante, se faisant porter chez son fils devenu adulte. Cette scène ne fait pas partie du roman, mais elle est inspirée de la vie d'Hervé Bazin et souligne ainsi le caractère autobiographique de l'œuvre. L'étranglement de la vipère est ainsi relégué plus loin dans le film, alors que Folcoche est déjà entrée dans la vie de son fils. La scène est délivrée par une série de flash-back, narrée par Jean, pendant qu'il affronte sa mère lors de la pistolétade.

2 – L'arrivée de la mère à la gare : Impatients de rencontrer cette mère qu'ils ne connaissent pas, Jean et Fréddie attendent son arrivée, ainsi que celle de leur père et de leur petit frère Marcel qu'ils n'ont jamais vu, sur le quai de la gare. Ils découvrent une femme brutale et glaciale qui les maltraite immédiatement.

Dans le **roman**, le narrateur cherche à donner à cette scène une atmosphère tendue, pesante, violente, contraire en tous points à des retrouvailles entre une mère et ses fils par e l'emploi de phrases brèves, une économie de paroles cinglantes et un vocabulaire dépréciatif. Mme Rézeau accueille ses fils d'une paire de gifles qui les fait choir. Le narrateur exprime à la fois des sentiments de surprise, d'incompréhension et de souffrance.

Si on retrouve dans les deux adaptations, l'arrivée lente du train, l'ultime inspection des enfants par la gouvernante, l'ordre de Mme Rezeau qui se méprend sur les fonctions de la gouvernante, **c'est la première adaptation** qui est à nouveau la plus fidèle au roman car y sont reprises les gifles administrées aux enfants par la mère, l'intervention offusquée de la tante (l'abbé dans le film) et la réplique sans appel de la mère. Pour montrer la descente du train, le réalisateur a utilisé un gros plan sur le visage de Mme Rezeau encadré par la portière. Ce gros plan intervient brutalement après un noir. À ce gros plan correspond une parole adressée non aux enfants mais à la gouvernante que Mme Rezeau prend pour la femme de chambre («Mademoiselle, venez chercher mes bagages»). Après un gros plan sur le visage de Fréddie puis de Brasse-Bouillon, plan moyen où Mme Rezeau est de face et où les enfants entrent dans le champ de dos; c'est dans ce plan moyen qu'est filmée la gifle. Suit une succession de gros plans sur les visages de Mme Rezeau, de l'abbé, de Mme Rezeau à nouveau (champ / contre-champ) , de Fréddie puis de Brasse Bouillon ; l'intensité des regards y est accentuée par l'absence de paroles (hormis le «Vous dites mon père ? » adressé à l'abbé qui, précisément, ne dit rien). L'effet produit est celui de la violence, de la surprise ; sont soulignés aussi l'absence de communication entre Mme Rezeau et les autres ainsi que le rapport de forces qui s'instaure d'emblée. L'échange hostile des regards préfigure la pistolétade.

Dans la **deuxième adaptation**, la mère ne gifle pas ses enfants mais elle les repousse du pied, puis à l'aide de son parapluie alors qu'elle descend du wagon. Le cinéaste a employé une contre-plongée puis un plan latéral qui place la chaussure et la jambe de la mère au niveau du visage des deux enfants. L'effet produit est la prise de conscience immédiate de la distance que la mère instaure avec ses enfants et de son absence d'amour. Pour renforcer l'aspect glacial de la mère, le cinéaste a également ajouté une scène de retrouvailles chaleureuses avec le père qui embrasse ses enfants et un petit frère ravi de découvrir ses aînés.

3 – La pistolétade : La « pistolétade » est une expression qui traduit une sorte de combat métaphorique par arme à feu, chaque personnage « fusillant » l'autre du regard durant le repas et cherchant à tuer l'adversaire en lui faisant baisser les yeux : il s'agit de rester « la paupière haute et ne daignant même pas ciller ». Folcoche perd le combat, témoin « un rapide battement de tes cils trop courts ».

Dans le **roman**, cette scène dégage une atmosphère d'extrême violence dans les rapports entre la mère et le héros: « ta Vipère de regard » (qui fait écho à la scène d'étranglement et assimile Folcoche à la vipère) ; «petit crétin, je te rattraperai à la première occasion». De plus, la violence physique est présente à travers l'acte réitéré de la mère sur son autre fils: « L'héritier présomptif, tu le gratifies d'un coup de fourchette, pointes en avant », « tu te venges en réitérant le coup de fourchette sur le dos de la main de Fréddie, en choisissant l'endroit le plus sensible, à la jointure des doigts, là où l'on compte les mois de trente ou trente et un jours. Quatre petites perles de sang apparaissent, parce que tu as frappé un peu trop fort. ». La mère semble non seulement cruelle mais même sadique, perverse dans sa méchanceté.

Dans la **seconde adaptation**, les monologues du narrateur en voix off apportent à cet épisode la vision intérieure de l'enfant dont le spectateur partage l'analyse et les sentiments. Ils favorisent le processus d'identification du spectateur et constituent une sorte de témoignage sur le vif. Ils traduisent la violence des sentiments du héros à l'encontre de sa mère. L'épisode est entrecoupé de flash-back de la scène de la vipère. Un changement de séquence permet de montrer les enfants seuls, discutant les événements et la victoire de Brasse-Bouillon.